

Des poupées et des anges



AU DIABLE VAUVERT

Nora Hamdi

Des poupées et des anges



© Éditions Au diable vauvert, 2004

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

« En peignant la misère, si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il atteint et l'effet en est-il salutaire comme ils le voudraient ?

Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus.

On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence, ils effraient le mauvais riche, comme au temps de la Danse macabre, on lui montrait sa fosse béante et la mort prête à l'enlacer dans ses bras immondes...

Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il redoute... »

La Mare au diable

George Sand

1

Bloc 123B. Chirine claque la porte de l'appartement. Visage fermé, m'ignore, passe devant moi. Je ne peux pas m'empêcher de la regarder. Elle a l'attitude d'une star. Sa façon de se répandre, sa démarche, ses manières, tout est calculé pour qu'elle se fasse remarquer. De longs cheveux châtain, d'interminables sourcils fins, d'émouvants yeux verts mélancoliques. Son jeans se confond avec ses jambes. Son chemisier laisse apparaître son soutien-gorge. Talons très hauts. Port droit, visage presque hautain. Elle est très belle. Elle le sait. Droit devant moi, elle passe, me frôle, m'effleure. Son arrogance est pleine de grâce, de classe, de glace.

Comme moi, elle appuie sur le bouton de l'ascenseur, mais comme moi, elle prend l'escalier sans attendre. Elle vient de subir les réflexions de mon père.

« Bien sûr, t'as raison, d'accord, je le ferai, t'inquiète pas... »

Allers-retours entre le salon et la cuisine, partagé par l'idée que ma mère pourrait bien se foutre de lui, mon père grogne, s'énerve, marque le terrain, hurle parfois, se parle à lui-même, fait les questions et les réponses. Devant son agitation, ma mère a lâché prise. Pas contrariante, elle marque tout de même sa présence. Régulièrement, comme à un grand malade, elle concède qu'elle est d'accord avec tout ce qu'il dit. Je rase les murs du couloir et file directement dans ma chambre.

Mon sac à dos par terre, ma veste en jeans sur moi, allongée sur mon lit, le Walkman débite du son plein pot dans mes oreilles. Maintenant, je commence à me détendre.

Des peluches et des poupées sur le lit d'en face. Le poisson rouge de ma petite sœur Inès tourne en rond. Poster d'un film de kung-fu. Au-dessus du bureau, une photo punaisée. Le cliché a deux ans. L'anniversaire de mes treize ans. Tout sourire, Inès me serre dans ses bras. Contente de prendre la pose, Chirine s'étale devant l'objectif. Malgré ses deux années de plus que moi, elle semble plus jeune. Rien à voir avec la fille que je viens de croiser dans le couloir.

Comment c'est arrivé ce changement? D'un coup. Tout lui a poussé d'un coup. Une vraie métamorphose. Ses hanches, ses fesses se sont franchement arrondies. Ses seins ont éclos comme deux roses. Son visage aux pommettes plus saillantes. Sa bouche dessinée de plus belle. Transformée, et dans sa tête, chamboulée. Une sensation inconnue qui s'affrontait en elle, se vivait autrement. On lui montrait sans se cacher qu'elle était devenue trop regardable. Sur son passage, les yeux baissés n'existaient plus.

Avec le temps, elle s'est faite au regard des autres. Le jugement des gens, elle a fini par s'en foutre. Seul comptait celui de mon père. Et lui, son regard, il avait changé. Cette rupture, ce changement brutal, ça la bouffait, la foutait par terre. Elle ne comprenait pas. Elle n'était plus son bébé. Il ne pourrait plus la faire sauter sur ses genoux. Papa était devenu distant. Même si son visage s'illuminait encore de l'innocence de l'enfance, ce visage posé sur ce corps de femme était devenu insupportable pour mon père, insoutenable, invivable. Le souffle coupé, il n'arrivait plus à lui parler comme avant.

— Ouvre, c'est moi, Inès.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Y a Marie qui est revenue, elle est à la porte, elle t'attend.

Sans attendre je fonce dans l'entrée.

Marie est blonde, coiffée comme la princesse Leïla de *La Guerre des étoiles*, jupe courte en jeans, baskets, socquettes blanches, les mains dans les poches et les yeux rieurs, elle m'attend. Je me jette dans ses bras.

— Mais t'es sortie quand ?

— Ce matin, ils m'ont relâchée pour bonne conduite...

— Comment ça fait trop plaisir de t'revoir...

— Comment tu m'as trop manqué...

Le bras de Marie autour de mon cou, nous dévalons les marches. Elle me raconte sa journée avec naturel, parle vite, lâche deux-trois conneries, je sens que je vais passer un bon moment.

Bloc 125B, Marie inspecte tout autour d'elle. Deux mecs sont debout devant le hall, font comme s'ils parlaient d'un truc important, font comme si on n'existait pas, peuvent pas s'empêcher de jeter de rapides coups d'œil vers nous. Une femme voilée passe à côté d'eux, les bras chargés de sacs Champion, les mecs s'écartent pour la laisser passer, baissent la tête, genre marque de respect.

Ses yeux plongés dans les miens, Marie remarque mon drôle d'air préoccupé. Elle me connaît par cœur, suffisamment pour comprendre que je ne vais pas bien. Elle hésite, finit par me demander franchement ce qui m'arrive. Enragée, je lui apprends que mon père vient de me sucrer mes cours de taekwondo, que je suis folle de rage de ne pouvoir rien faire.

Marie sait que c'est un coup dur pour moi. Silencieuse, elle cherche un mot de consolation, fouille bien dans sa tête, tord sa bouche quand elle constate qu'elle n'a vraiment rien à ajouter.

Derrière, Wanessa arrive en courant. Avec ses cheveux tirés en arrière, sa peau ébène et ses jolis yeux en amande, on croirait qu'elle vient de traverser le désert pour échouer dans la ville. Elle saute sur le dos de Marie, la serre dans ses bras. Puis, le sourire ravageur, la dévisage. « T'es là pour tout le temps ? » Marie renifle, sourire en coin : « Normalement ouais, si personne m'énerve... »

Wanessa et Marie sont les deux seules amies que je possède sur cette terre.

Bruit de périphérique en sourdine, terrain vague, grafs délavés par le temps, mauvaises herbes partout, bouts de verre, canettes défoncées sur le sol. L'ancienne gare désaffectée est devenue notre lieu

de rendez-vous. Coups d'œil incessants, Wanessa hésite, se pince les lèvres, léger énervement dans le timbre, me lance que le prof de taekwondo a demandé de mes nouvelles, me dit que c'est du gâchis d'arrêter les cours à quelques mois du championnat, me demande d'insister encore auprès du père. Les yeux dans le vide, elle finit par me lâcher qu'elle se fait vraiment chier au cours sans moi.

Je donne un coup de pied dans une pierre, lui jure que c'est impossible, que j'ai vraiment tout essayé, que je leur ai vraiment pris la tête. De ce problème, ils ne veulent plus en entendre parler chez moi.

Navrée, le coude sur l'épaule de Wanessa, Marie déconne, dit que c'est pas grave, que j'ai plus qu'à devenir une traîneuse comme elle. Je reste les yeux au loin.

— Dis Lya, ta sœur Chirine, c'est de pire en pire. J'l'ai croisée tout à l'heure, elle m'a même pas calculée et tout ça avec de l'intention.

Je hausse les sourcils. Marie capte que j'ai droit au même traitement de faveur. Elle déplie sa jambe, pose son pied sur le bloc de béton, replie délicatement sa socquette blanche. Une fois bien repliée, repose sa jambe, joint ses deux pieds, vérifie que ses socquettes sont bien alignées. Ses gestes sont délicats,

raffinés, précis. Comme hypnotisées quelques secondes par son attitude naturelle, on la suit des yeux. Wanessa rompt la contemplation, réveille l'ambiance, demande à Marie des nouvelles de sa mère.

Sereinement, elle nous apprend que ça s'arrange, que leurs rapports sont meilleurs, qu'elle lui crie moins dessus. Elle vient de trouver du travail, et depuis maintenant deux mois, son père paye une pension alimentaire. Elle avoue qu'hormis le fait qu'il n'en a rien à battre d'elle, lâcher des thunes pour sa gueule lui donne l'impression d'exister. Pour elle, c'est un détail considérable.

Pas très enthousiaste, je pense à mon père. Lui, il ne rigole pas du tout avec les horaires.

À l'entrée de ma cité, Chirine sort d'une Mercedes gris métallisé. Elle adresse un léger signe au conducteur. La voiture redémarre, passe à mon niveau. C'est son mec. Je l'ai aperçu quatre fois déjà. Tête baissée, du coin de l'œil, j'ai juste le temps de mieux le voir. Je l'inspecte. Lui ne me voit pas. Même si mon regard a croisé le sien, je sais que le genre de fille que je suis n'existe pas pour ce genre de mec. J'ai juste le temps de remarquer qu'il a de sales yeux qui puent le vice. Une sensation indéfinissable me saisit. D'un coup, sans trop savoir pourquoi, je sens que je pourrai définitivement pas le saquer. Je le sais.